

Standard III (ou un silence en cache-t-il un autre???)

Qu'entendez-vous lorsque vous écoutez la radio?

Des musiques, des voix, des sons?

Et que sont ces sons?

Des images? Des espaces? Des temps? Des lieux? Habités? Habitables?

Qu'est-ce que tout ce bruissement, ce brouhaha, ce "noise"?

La question peut paraître saugrenue, mais si on songe qu'à partir du moment où la radio se pose en diffuseur, il y a un forcément une idéologie qui y est aussi proposée...

La radio parle, certes, dit ,vocifère même -via des "haut-parleurs" (et à des bas-écouteurs???)

Mais: quoi au juste?

Quelques soient le type d'émission et les propos qui y sont tenus, la radio n'est jamais innocente. Elle est parti et prend parti. Il s'y émet toujours un "je ne sais quoi" en plus. Au commentaire s'ajoute l'opinion ; à la politique, l'éthique ; à la transe, la tendance, et ainsi de suite. En fait, tout dans la manière et dans la transmission sert à valider au quotidien et de façon insistante parfois, un système de pensée. Et une certaine « manière de penser » aussi . Tout cela est certes implicite, mais (et on l'apprend très vite lorsqu'on y travaille!), il y a, à la radio (comme dans tout les médias), des façons de dire, de faire, d'émettre qui sont extrêmement précises. Tout, de la manière de fabriquer les émissions jusqu'aux types de propos qui s'y tiennent (ou pas!) - est régulé, normalisé et respecte des standards si rigoureux qu'en fait, il y a presque de quoi s'étonner quand (ou peut-être plutôt) malgré tout cela, il s'y ajoute une "communication" autre, une communion plus réelle, plus vraie, plus humaine, peut-être.

Considérée de ce point de vue, la radio, n'est donc pas innocente transmettrice d'une «pensée sans fils» (1) éthérée et proche d'une "rêverie éveillée" (2). Elle est, me semble-t-il, modulatrice de fréquences et de pensées. Et «transmutrice» aussi en ce sens qu'elle se place comme écran entre l'être et le monde, sert de para-sons, de rideau acoustique, de décor, de cache, d'interface, envahie le quotidien qu'elle temporise en le sculptant.. Elle détourne, contourne et altère de manière directe et non équivoque la perception et, par extension, la manière de voir, sentir, entendre, ressentir (de vivre?) de l'écoutant. Et comme tout son est la résultante directe d'une pensée...

Une preuve de ce désir, presque "fasciste" à priori (3), d'asservir - sinon l'écoutant - l'écoute et la pensée: Avez-vous déjà pu écouter un silence à la radio?

Exception faite des moments où il est lié à un bris d'émetteur ou à un problème de transmission, le silence est a priori honni à la radio canadienne et américaine, sauf s'il est court ou « va de soi ». Par exemple: cinq secondes de silence sont considérées comme « naturelles» après une pièce musicale, une ou deux secondes vont "de soi" après un interview pré-enregistré, etc. S'ajoutent à cela toutes une série de moyens techniques pour contrer les cas de potentiels débordement ou d'irrespect de cette "norme" (4) : musique de remplissage à la fin d'une émission, compression du son (i. e qu'on remonte les niveaux sonore qui sont trop bas), et ainsi de suite.

Comme si, en soi, le silence constituait un corps étranger.

Il n'y a donc jamais, en quelque sorte, de « vrai » silence à la radio. Ou presque.

La radio fut avant tout mise au point par et pour des fins de communications utilitaires et personnelles. Popov, Marconi, Ducretet, Fessenden, Lee de Forest, etc, créèrent, par améliorations successives, des appareils d'émission de signaux sonores sans fils qui, vers 1906, permirent une

diffusion limitée du son et de la voix humaine. Il y avait alors peu de fréquences occupées. Et peu d'autres considérations que celles de diffuser d'une manière utilitaire ou militaire (!). Patiemment, sur des postes à galène ou autres, les «sans-filistes» cherchaient «la fréquence». En silence. Ou plutôt, cherchaient « au travers des ondes» une «émission» puisque l'appareillage étant rudimentaire, les sons et phénomènes électriques naturels étaient souvent omniprésents. Lorsque les composantes électroniques (lampes, amplificateurs, etc.), s'ajoutèrent, elles induirent, elles aussi, du son à ce silence. Puis, vers 1920, ce silence, déjà réel et faux à la fois, se réduisit d'autant plus que des stations devinrent des entreprises et que la manière de faire se standardisa. Il restait bien un peu de silence ça et là, par exemple, lors du relais entre deux stations - le temps que l'on passe de NBC à CKAC . Ou lorsque des passages musicaux étaient si doux que les artefacts électroniques généraient un silence indésiré, le plus souvent fait de statiques, de sifflements, de bruits blancs, mais tout ça était davantage conséquence que volonté. Certes, certaines propositions furent faites - surtout dans les années 30 - par des penseurs et artistes pour tenter « d'ouvrir la radio » à autre chose, dont au silence, mais elles ne furent jamais réellement considérées et le silence fut peu à peu banni des ondes. Et en fait, le seul silence historiquement notifié fut la «journée de silence» qui eu lieu le 19 janvier 1936, en Angleterre, lors de la veille du décès du roi Georges V. Ce jour-là, tous les programmes en cours à la BBC (la radio nationale anglaise), furent annulés et, en lieu et place, on laissa de long intervalles de silences, entrecoupés d'annonces ponctuelles faite par Stuart Hibberd, chef-annonceur d'alors, qui disait :

«The King's life is moving peacefully towards its close».

Et l'auteur rapportant ce fait ajoute:

« The national presence at the bedside vigil was a participatory event that aspired to political unity by attempting to convey time and space in new ways. This royal silence, a technical simulation of the supposed quietude in the King's chamber and in his heart, forced the listener to imagine the true silence while recognizing the false as broadcast noise and as a acceptable deception".

Et encore, un peu plus loin:

"It is inconceivable that radio would repeat such a experiment today" (5).

Pour ma part, j'ai vécu ce type d'expérience une fois.

J'avais 11 ans, nous étions le 11 novembre, journée de l'armistice - peut-être était-il 11h00 du matin. J'écoutais la radio, seul, dans le camion de mon père, fenêtres fermées, moteur éteint. La station AM que je synthonisais alors proposa, à la fin des informations, une minute de silence à la mémoire des soldats tués au cours du débarquement en Normandie.

Ce qui fut fait...

J'ai commencé à penser à ces mots qui venaient d'être dit, à ce lieu, à ces morts, si loin, si vagues, dont ma conscience d'enfant ignorait presque l'existence. Puis je me souviens avoir ensuite éprouvé peu à peu une sorte de vertige, comme un manque d'air, qui venait, me semble-il aujourd'hui, du fait qu'il y avait quelque chose « dans l'air » i.e. en ondes et que ce cela était du «rien». Qu'en principe, il n'y avait rien, mais que quelque chose demeurait: une sorte d'aura, une présence. À cela s'ajoutait sûrement des tas de choses : bruits parasites provenant de l'émetteur ou du studio, bruits du monde qui s'infiltraient autour, en sourdine. Malgré cela, un espace particulier demeurait, qui n'existait pas, mais avait un contours.

Après ce qui me sembla être une éternité, le programme revint.

D'un seul coup.

Je crois avoir fermé la radio ensuite. Je ne sais plus. La mémoire est une bien étrange chose, constituée le plus souvent de filaments de réels que de réel, que l'on tresse les uns aux autres et auxquels on attribue ensuite le sens et la forme qui nous sied le mieux lorsqu'on se remémore ensuite.

Et puis, il y a quand même un certain temps de cela maintenant.

J'ai dû comprendre beaucoup de choses ce jour-là car ce silence m'habite depuis. Ce silence qui m'était apparu si inhabituel et que l'on strie si

lestement à la radio, je l'éprouve maintenant comme un manque constant. Et comme s'il était désavoué et inavouable. Comme s'il était issu aussi d'une peur inconsciente qu'aurait la radio de quelque chose qui pourrait être son autre face; l'ombre de ce qu'elle croit être, connaître, présente et représente sans cesse et sans y réfléchir, en quelque sorte. Et si l'on ajoute à cela toutes les fois où la radio devrait faire silence pour laisser place à l'imaginaire, à la réflexion, à la pensée, à la conscience, au souvenir...

Bien sûr, elle fait semblant. Elle est toujours là, laisse-t-elle entendre. Inventant sans cesse son présent par effacements successifs, et en faisant comme si c'était vrai! Et elle ment bien sûr. Et elle le sait. Mais elle préfère taire, ignorer, n'être que jeu de miroirs. Elle bavarde, fait des manières, des courbettes, dit n'importe quoi, laisse de plus en plus parler n'importe qui, fait sans cesse tourner des disques.

Mais pourquoi? Par peur? Pour croire que quelqu'un y est, à l'autre bout du fil ou du sans fil? Car il est vrai qu'au cours de l'adaptation radiophonique de **Guerre des Mondes** que fit Orson Welles en 1938 pour CBS, un reporter fictif demanda, au deux tiers du programme: «Is there anyone on the air? Is there...anyone? ». Personne ne lui avait répondu.

Donc, reprenons.

Qu'écoutez-vous lorsque vous écoutez la radio?

Ce Hoerspiel - Standard III - est une tentative de réponse par la négative à cette question i.e. que c'est un essai radiophonique explorant ce qui est *dans* et *à côté* du discours radiophonique traditionnel. S'y trouveront donc ce qu'on ne trouve à peu près jamais dans une pièce de ce type - ou une émission, je ne sais trop - donc, en bref : du temps, des pauses, une parole minimale et répétitive mais constante et variées, des sons, parfois étranges, parfois étrangers et de la mémoire surtout. Beaucoup de mémoires, réelles, médiatiques, pleine de trahisons, de mensonges, de crimes, d'atrocités, de

tortures, d'horreurs, de morts, de massacres, d'assassinats, de guerres, de génocides.

Et leurs possibles, leurs obligatoires silences.

Et aussi celui d'un studio de l'une des innombrables stations de radio qui se trouvent dans le monde.

Jamais il n'y a de silence à la radio.

Et il y a en moyenne un milliard de récepteurs radio dans le monde.

Mario Gauthier

Mars 2004

NOTES

1) Inspirée du titre d'un article de F.T. Marinetti. Le titre complet de cet article, paru en 1911, est: "*Destruction of Syntax - Wireless Imagination - Words in Freedom*"

2) Gaston Bachelard: "*Rêverie et radio*" in: Le droit de rêver, 1970

3) Le mot fascisme n'est pas à prendre ici tant au sens trop souvent réducteur qu'on lui connaît qu'en rapport avec son origine italienne initiale: "fascio" qui veut dire "faisceau", mot qui est à entrées multiples: assemblage de choses semblables de formes allongées - pyramide de fusil appuyés les uns contres les autres - symbole du fascisme - ensemble de rayons lumineux ou de petites colonnes - radiations émises sous un angle de faible ouverture- ensemble d'éléments abstraits rassemblés et curieusement ...relai hertzien. Il faut le rapprocher aussi de "fascination", lequel en latin (fascinare) veut dire "enchanter, jeter un sort".

4) Changeantes d'ailleurs selon les époques. Jusqu'en 1960, les silences de diffusion étaient parfois assez longs, notamment à cause des relais entre stations émettrices maîtresses et les stations affiliées. L'utilisation du ruban magnétique a raccourci ce laps de temps à une dizaine de secondes, le temps maximum que permettait le passage d'un ruban à un autre. L'arrivées des technologies numériques a légèrement altéré ce temps, le ramenant grosso modo à 6 ou 8 secondes. Mais jusque-là, une certaine liberté demeurait quant à l'utilisation du silence ; dans les régies de diffusion, les responsables pouvaient être avisés de la présence d'un silence "anormal" ("nature of the program" répondaient-ils alors souvent aux gens qui téléphonaient!). Ce qui revient à dire qu'il y avait encore la possibilité de "jouer du silence" si on peut dire. Mais récemment, l'informatisation de ces régies ne laisse plus aucune possibilité de ce type. Une alarme est systématiquement déclenchée au bout de 10 secondes si l'ordinateur central ne repère pas une modulation moyenne de +-30 décibels. Un remplissage musical ou autre (une formule de courtoisie par exemple) est alors automatiquement déclenchée et ce jusqu'au retour à une situation "normale".

5) Citée par Margaret Fischer : EZRA POUND 'S RADIO OPERAS, MIT, Cambridge, Massachusset, 2002, P. 61